

Questions de **genre**

comprendre pour dépasser les idées reçues

Perrine Lachenal

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. L'auteure les prend pour point de départ et apporte ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

Perrine Lachenal

Perrine Lachenal est anthropologue, spécialiste des questions de genre. Elle est actuellement post-doctorante au Centre de recherche en études proche- et moyen-orientales (CNMS) de la Philipps-Universität de Marburg, en Allemagne, et chercheuse associée à l'Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (IDEMEC) de l'Université Aix-Marseille. Elle a soutenu en 2015 sa thèse de doctorat qui porte sur les recompositions contemporaines du pouvoir dans l'Égypte révolutionnaire à partir d'une enquête menée dans des cours de self-défense féminine organisés au Caire. Ses recherches actuelles traitent de la question de la violence envisagée depuis les études de genre. *Questions de genre, comprendre pour dépasser les idées reçues* est son premier ouvrage.

Elle co-anime depuis plusieurs années l'atelier Aix-Marseille de l'association EFiGiES, qui rassemble des jeunes chercheuses et chercheurs investi-e-s dans les études de genre, féministes et sur les sexualités.

De la même auteure (articles et chapitres d'ouvrage)

- « Ethnographie de la self-défense féminine dans le Caire révolutionnaire. Modalités de mise en récits de la violence des femmes », *Égypte/Monde arabe*, 13, 2015, p. 79-91.
- « Beauty, the Beast and the Baseball Bat. Ethnography of Self-Defense Courses for Upper-Class Women in Revolutionary Cairo », *Comparative Sociology*, 13, 2014, p. 58-77.
- « Être une fille autrement ? Self-défense féminine au Caire », *Jeunes Arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, L. Bonnefoy, M. Catusse (dir.), La Découverte, 2013, p. 211-220.
- « Le Caire, 2011. Plongée ethnographique au cœur des *lajân sha'abeya* [comités populaires] », *Année du Maghreb*, 8, 2012, p. 193-206.

sommaire

Introduction11

Mais c'est quoi le genre ?

- « Le genre vient des États-Unis. »17
- « Le genre, c'est un truc de féministes. »27
- « Le genre est à la mode. »35
- « Le genre, ça ne regarde que les femmes. »43
- « Le genre est une théorie. »51
- « Les études de genre se focalisent sur les rapports de pouvoir entre hommes et femmes. »59
- « Seules les sciences sociales s'intéressent au genre. »67

Les études de genre, quels enjeux pour la société ?

- « Les études de genre nient les différences entre les femmes et les hommes. »77
- « Les études de genre sont déconnectées de la réalité. » ..87
- « Les études de genre sont contre la famille. »95
- « Pour les études de genre, il y a plus que deux sexes. » .101
- « Le genre n'a rien à faire à l'école. »111
- « Pour les études de genre, toutes les femmes sont victimes (et tous les hommes sont coupables). » ...121
- « Les études de genre font la promotion de l'homosexualité. »129
- « Religions et études de genre ne font pas bon ménage. » .137

Conclusion143

Annexe

Pour aller plus loin149

« Les études de genre nient les différences entre les femmes et les hommes. »

*Si l'idée c'est qu'il n'y a pas de différences physiologiques,
biologiques entre les uns et les autres, je trouve ça absurde.*

Vincent Peillon, ministre de l'Éducation nationale, à propos
des études de genre, cité dans *Elle Magazine*, le 29 mai 2013

L'idée selon laquelle les recherches sur le genre viseraient à nier les différences entre les femmes et les hommes s'est répandue ces dernières années, notamment au travers des débats accompagnant en 2013 la mise en place d'un plan d'action pour l'égalité entre les filles et les garçons à l'école. L'anxiété est grande de voir enseigner aux enfants une « idéologie qui nie la réalité », pour reprendre les mots de Christine Boutin, c'est-à-dire « l'altérité sexuelle de l'homme et de la femme » (Lettre ouverte au ministre de l'Éducation nationale, 31 mai 2013). On craint une fronde contre la « réalité biologique » et à travers elle, non seulement la destruction des « repères élémentaires » des enfants mais une atteinte aux valeurs fondamentales de l'humanité (*Le Monde*, 28 janvier 2014). Les hommes ne sont pas des femmes et les femmes ne sont pas hommes, croit-on bon de répéter ; et les corps des unes n'ont pas les mêmes capacités que les corps des autres. Nadine Morano, ancienne ministre de la Famille, imagine en s'indignant que l'on sera bientôt « obligé » de s'en prendre à la non-mixité des épreuves des Jeux olympiques, en niant l'évidence de puissances musculaires sexuellement différenciées (France 2, 10 février 2014).

Le ministre de l'Éducation nationale de l'époque Vincent Peillon n'est donc pas le seul à trouver aberrant un projet scientifique qui aurait pour objectif de nier les différences qu'il existe entre les corps sexués. Mais ce serait se tromper que de penser que c'est là la vocation des études de genre !

La question posée par le champ de la recherche sur le genre n'est pas tant celle de savoir s'il existe, ou non, des différences physiologiques entre les individus ; il s'agirait d'une question fermée qui attendrait une réponse en forme de « oui » ou de « non », peu propice à la démarche scientifique des sciences humaines et sociales. La question à laquelle tente de répondre l'ensemble des études de genre serait plutôt celle d'un « comment » – et d'un « pourquoi » – les différences entre les corps des individus participent à organiser le monde ; question qui invite à une multitude de démonstrations. Un collectif d'universitaires répondait ainsi, et très justement, à Vincent Peillon (*Libération*, 10 juin 2013) : « les études sur le genre ne cherchent pas à montrer qu'il n'existe pas de différences physiologiques entre les personnes. Leur prêter un tel dessein est aussi absurde que de penser que les études sur le racisme auraient pour objectif de démontrer que la couleur de peau n'existe pas. Ce que les études sur le genre ont montré, en revanche, comme les études sur les rapports sociaux de race, c'est que les multiples différences physiologiques entre les personnes sont toujours perçues à travers un filtre social qui interprète, classe, dichotomise, hiérarchise et transforme. Parmi l'ensemble des éléments qui différencient physiologiquement les individus, certains sont considérés comme ayant une saillance particulière, acquièrent un statut fondateur, déterminant l'ordre social et légitimant ses hiérarchies ». Ainsi les études de

genre se concentrent sur les manières dont les sociétés humaines se sont emparées de la question des différences entre les corps, notamment *via* des processus sociaux de sexualisation, c'est-à-dire la répartition de ces derniers selon des catégories distinctes et socialement significatives.

« C'est un garçon ! » ou « c'est une fille ! » : voilà les phrases à travers lesquelles un enfant, dans la plupart des sociétés, entre dans le monde – souvent même plusieurs mois avant sa naissance. Cette classification entre deux catégories rigides laisse peu de place aux nuances, ainsi que le constate Anne Fausto-Sterling. Cette biologiste et historienne des sciences montre que les catégories intermédiaires existent pourtant et que la manière dont se différencient les corps humains – en termes neurologiques, hormonaux ou encore anatomiques – relève bien plus d'un continuum que d'une dichotomie. « Apposer sur quelqu'un l'étiquette "homme" ou "femme" » constitue donc une « décision sociale » : « le savoir scientifique peut nous aider à prendre cette décision, mais seules nos croyances sur le genre – et non la science – définissent le sexe » (*Corps en tous genres*, 2012, p. 19). Le sexe ne constitue ainsi pas une vérité naturelle qui serait donnée telle quelle mais plutôt une catégorie sociale, inscrite et définie culturellement. Ce type de réflexion a permis de comprendre une chose fondamentale : la division nature/culture n'a pas de pertinence pour penser le monde car ces entités ne sont pas distinctes et indépendantes l'une de l'autre, elles sont au contraire indivisibles. Et non seulement elles sont imbriquées l'une dans l'autre, mais elles agissent l'une sur l'autre. Le sociologue Pierre Bourdieu parlait justement de l'ordre des sexes comme d'une construction sociale naturalisée, produite par des processus

conjugués de socialisation du biologique et de biologisation du social (*La Domination masculine*, 1998). Le processus de socialisation du biologique renvoie aux dispositifs sociaux à travers lesquels une personne va « devenir » femme ou homme en faisant l'acquisition d'un ensemble de caractéristiques conformes au sexe dans lequel elle a été reconnue à sa naissance. Chaque personne va ainsi faire l'apprentissage des attentes sociales correspondantes à chacune des catégories sexuées, organisées autour d'un modèle féminin valorisant la douceur et le dévouement et de son symétrique masculin célébrant le courage et la performance. Depuis la façon dont ses parents vont réagir à ses premiers pleurs jusqu'à ses loisirs ou ses choix professionnels, les normes et les injonctions sociales liées à son appartenance de sexe jouent un rôle majeur dans la vie de chaque personne. Le processus de socialisation sexuellement différenciée n'influe pas seulement sur les préférences ou les caractères des individus, elle façonne également leurs corps ; c'est à cette dimension incorporée des normes sociales que renvoie le processus de biologisation du social. Nombreux sont les travaux menés au sein des études de genre qui montrent que la forme, la corpulence, la taille ou encore la puissance des corps ne sont pas des données immuables mais bien des variables socialement déterminées. Les corps sont travaillés et modelés par les injonctions sexuées, comme par exemple à travers les tenues vestimentaires qui contraignent les manières de marcher et de se déplacer, et participent indirectement à définir des corporalités sexuellement différenciées. Les activités physiques sont aussi déterminantes, ainsi que le montrent les logiques sexuées qui orientent les choix de pratiques sportives ; l'enjeu est grand de modeler son corps pour qu'il

réponde aux attentes sociales associées à son appartenance de sexe. En France, en accord avec les images publiquement valorisés d'un idéal féminin longiligne, les filles privilégient les activités physiques aminçissantes avec le souci de ne pas trop développer leur masse musculaire. Une jeune femme prendra par exemple la décision d'arrêter la natation pour ne pas avoir les épaules trop larges. Les régimes et ritualités alimentaires, qui varient également selon les appartenances sociales et sexuées des individus, ont une influence directe sur la forme et le poids des corps, dessinant les contours différenciés de silhouettes masculines et féminines. Ainsi, le travail de socialisation sexuée passe aussi par les corps et contribue à produire des différences, perçues comme naturelles alors qu'elles sont sociales, au cœur même de ces derniers.

Au lieu de nier l'existence de différences entre les sexes, les études de genre s'emploient plutôt à analyser de manière critique les savoirs scientifiques, et notamment biologiques, qui s'imposent comme des acteurs historiques du travail de production et de naturalisation de ces différences. Car il existe des enjeux de pouvoir au cœur des connaissances scientifiques relatives à la distinction des sexes, visibles par exemple dans les argumentaires cherchant à justifier les inégalités sociales et sexuées. En France par exemple, les savoirs biologiques ont été mobilisés pour invalider certaines revendications égalitaires des femmes. Ce fut le cas pour le droit de vote – les discours médicaux stipulant que les cerveaux des femmes étaient plus petits que ceux des hommes donc qu'elles étaient moins intelligentes ou encore qu'il existait une émotivité congénitale féminine rendant les femmes incapables de prendre les bonnes décisions – ou plus simple-

ment pour le droit de faire du vélo – les médecins s'accordaient alors sur le risque de stérilité que faisait courir l'engagement sportif aux femmes. Cet usage de la biologie, qui naturalise des inégalités de traitement entre les sexes, ne se cantonne pas aux siècles passés et a des manifestations tout à fait contemporaines. Dans son article « Fantômes du millénaire : le futur du "genre" au XXI^e siècle », l'historienne Joan W. Scott montre que l'instrumentalisation sexiste de la biologie persiste aujourd'hui sous une forme un peu différente, mais non moins dommageable, à travers un regain d'intérêt pour la psychologisation de la différence des sexes, « qui traduit directement la différence anatomique en comportement social » et qu'elle appelle « sociobiologie » (*Clio*, 2010, p. 93). On peut penser ici au succès planétaire du livre *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* (John Gray, 1992), traduit en 46 langues, qui défend sous des allures humoristiques le fait qu'hommes et femmes ne peuvent pas se comprendre car différents par « essence ». Stéréotypes sexistes et hétéronormatifs sont promus en vérités scientifiques : le fait d'être bavardes ou irrationnelles, pour les femmes, comme celui d'aimer conduire vite et de ne pas savoir écouter, pour les hommes, sont présentés comme immuables car ancrés dans la biologie et dans les comportements préhistoriques ! Cette tendance à la psychologisation de la différence entre les sexes n'est pas inoffensive, en dépit de l'apparence badine des exemples souvent choisis, mais recèle au contraire de sérieux enjeux de pouvoir et de potentialités de violence. L'exemple le plus éloquent du danger de ces raisonnements évolutionnistes repose sans doute dans la justification qu'ils offrent aux violences sexuelles commises par des hommes, ancrant dans la préhistoire leurs appétences

sexuelles ainsi qu'un instinct masculin les poussant à multiplier, au besoin brutalement, les partenaires. Les hommes seraient des « prédateurs sexuels civilisés », comme l'affirme le chroniqueur Éric Zemmour, selon lequel il y aurait « une attente de virilité et une attente de violence » dans les relations entre les sexes (interview présente dans le documentaire *La Domination masculine*, Patric Jean, 2009). Les hommes auraient des besoins sexuels impérieux à satisfaire, ainsi qu'on avait pu l'entendre dire par d'éminentes figures politiques, au moment du jugement de Dominique Strauss-Kahn, alors à la tête du Fonds monétaire international (FMI), pour la tentative de viol de Nafissatou Diallo en 2011. Ces thèses sexistes inscrivent la domination masculine dans la biologie, cherchant à faire passer l'acquis pour de l'inné ; elles trouvent étonnamment aujourd'hui un important relais médiatique.

La question de la différence entre les sexes se trouve donc au cœur des recherches menées dans le champ des études de genre. Loin d'être négligée ou sous-estimée, il s'agit d'une interrogation fondatrice et fondamentale pour ce champ d'études, vis-à-vis de laquelle les discussions scientifiques n'ont d'ailleurs jamais perdu en intensité. Dans la pluralité des disciplines et des approches qui les constituent, les études de genre explorent les manières dont le « sexe » s'est historiquement et scientifiquement défini et imposé comme l'un des plus importants déterminants de l'organisation sociale, contribuant à produire les catégories signifiantes de femmes et d'hommes. Que les réfractaires se rassurent donc, les études de genre n'ont pas pour ambition de nier les différences entre les corps humains. En revanche, leur projet scientifique a ceci de déstabilisant qu'il a permis de révéler

la dimension construite et ambivalente de la dichotomie entre nature et culture. Historiquement instrumentalisée, cette dichotomie peut servir à présenter comme immuables, car naturels, certains rapports de pouvoir et défendre des ordres sociaux et sexués inégalitaires.

Les tests de féminité dans le sport

De multiples institutions sociales participent au contrôle et à la discipline des corps sexués ainsi qu'à la production des normes censées les différencier. Anaïs Bohuon retrace, dans son ouvrage *Le test de féminité dans les compétitions sportives, une histoire classée X ?* (2012), l'histoire des dispositifs mis en place au sein de l'institution sportive, et notamment par le Comité international olympique (CIO), afin de s'assurer du sexe des femmes athlètes. L'enjeu est de certifier, avec d'autant plus d'efforts que la performance des sportives semblent contre-nature, que leurs corps sont conformes aux définitions anatomiques et biologiques du féminin. Cette certification peut reposer sur de simples observations des corps comme sur des analyses médicales plus poussées, en cas de doute. L'exemple de Caster Semenya est particulièrement intéressant. En 2009, cette athlète sud-africaine remportait une médaille d'or aux championnats du monde de Berlin mais sa victoire fut immédiatement remise en cause au vu de son apparence jugée masculine par la Fédération internationale d'athlétisme. Après avoir subi des tests hormonaux et génétiques, ainsi que nombre de commentaires sarcastiques sur son physique et sa sexualité, la sportive est finalement autorisée à réintégrer les compétitions sportives en tant que femme. Anaïs Bohuon insiste sur l'asymétrie fondamentale de ces tests : ils ne concernent en effet que les femmes, accusées d'être des tricheuses – de ne pas être de « vraies » femmes – si les caractéristiques de leurs corps ne correspondent pas au modèle classique de la féminité. Ce sont les performances féminines qui posent problème, toujours potentiellement suspectes, et il n'est ainsi jamais question de vérifier la masculinité d'un sportif. Alors même que, d'un homme à un autre, les différentiels entre les corps, notamment en termes de sexualité, peuvent également influencer les performances.